

Des cris à l'écrit ...

de l'écrit à la vie

* Les Estivales de cette année sont consacrées à l'importance des écrits dans notre travail.

Ma présentation d'aujourd'hui me donne l'occasion de vous proposer quelques repères sous forme de témoignage puisque l'écrit accompagne mon cheminement et mon travail en institution. Je termine mon parcours en tant que psychologue à l' institut Sainte Gertrude avec la publication d'un livre (1). Ensemble, nous irons peut-être un peu loin pour saisir la diversité et la richesse du passage par l'écrit.

* Origine d'un besoin.

** Lorsque j'arrive à l'Institut Sainte Gertrude en 1977, l'institution est encore installée dans un idéal de charité réparatrice. C'est une « bonne mère » qui a réponse à tout. C'est aussi le début de la professionnalisation du métier d'éducateur et l'institution évolue vers une laïcisation progressive.

Au début de mes formations post universitaires, je me suis douloureusement rendu compte que je n'arrivais pas à me faire prendre au sérieux ni à me faire comprendre lorsque j'expliquais comment je travaillais en institution. La manière dont j'étais amené à adapter mon cadre de travail avec les jeunes ne rencontrait pas une conceptualisation adéquate pour en rendre compte et me permettre de m'améliorer.

Je me suis senti un peu « martien » parmi mes collègues de formations qui pratiquaient en Centre de Guidance (actuellement SSM).

Par ailleurs, lorsque j'ai tenté d'introduire les notions intériorisées durant mes formations j'avais du mal à ma faire comprendre dans les équipes où je travaillais. Comment répondre à leurs attentes ? Comment m'ajuster à leurs besoins ?

J'ai compris qu'il ne fallait pas chercher à adapter l'institution à un modèle mais qu'il s'agissait plutôt de partir des pratiques réelles pour comprendre le « modèle » qui les soutenait pour pouvoir l'améliorer.

Ces pratiques avaient le grand mérite de chercher à s'ajuster à des bénéficiaires qui ne trouvent pas de réponse d'aide ailleurs que dans nos institutions.

J'ai aimé cette manière artisanale de travailler et j'ai voulu valoriser ces

pratiques en cherchant les concepts qui pouvaient aider les intervenants à se dégager de leurs vécus accaparants et à se vivre acteurs de leur engagement personnalisé, avec les ressources de leur intériorité.

J'ai donc beaucoup lu, écouté et écrit pour dégager ces concepts et vérifier leur pertinence à l'aune de leur pouvoir mobilisateur dans le travail quotidien. Mon cadre de référence est la psychanalyse.

Je me suis aussi ouvert à la réflexion éthique et à la spiritualité.

** Notre champ de travail se situe à l'intersection de l'éducatif, de la clinique psychologique, du social et du médical. La littérature qui rend compte de la fécondité de ce champ est peu abondante. Il ne correspond pas à une catégorie clairement définie.

La spécificité de notre travail n'est pas facile à faire reconnaître au niveau des pouvoirs subsidiaires.

Nous nous sommes souvent sentis menacés par des évolutions politiques et administratives.

L'écrit permet de se rassembler (en soi et collectivement) et de préciser ce que l'on fait pour mieux le défendre.

Notre champ de travail développe ses propres valeurs, décentrées des valeurs dominantes de notre société. Une forme d'humanisme y reste possible.

Écrire, c'est résister et défendre la dignité du travail à valeur humaine ajoutée (TVHA) que nous tentons de réaliser.

** Écrire, c'est développer une forme d'amitié avec mes collègues et compagnons de route. C'est une fidélité à la part la plus humaine en chacun de nous et cela répond à un besoin de me réaliser.

* L'écriture en tant que ressource .

** Une plus-value pour le travail.

*** Écriture et empathie, dimension intersubjective

Le bénéficiaire nous fait partager des choses difficiles. Il nous fait vivre ce qu'il n'arrive pas à intégrer personnellement. Il réactive en nous des zones d'ombres, des failles, des angoisses archaïques, la tentation du désespoir, nos attaches à la négativité. Il sollicite aussi nos ressources positives. Nous avons besoin de nous protéger mais aussi de nous ajuster pour faciliter la transformation de ce qui est en attente d'une rectification, d'une réponse plus adéquate. Nous devons réaliser un travail psychique contenu pour transformer l'informe menaçant en sens qui humanise.

Ce travail se fait par étapes, en mode individuel et à plusieurs.

La première étape est souvent une opération de contention psychique (parfois aussi physique) pour contenir l'excès du pulsionnel, interdire la violence, protéger le groupe... La contention est une mobilisation urgente contre les angoisses de morcellement et de folie.

Ce sont les éducateurs qui réalisent cette tâche, difficile et nécessaire, en première ligne.

Lorsque la contention n'est plus nécessaire, nous cherchons à retrouver nos limites, notre centrage de personne adulte, mis à mal par le déchaînement des forces pulsionnelles. Nous tentons de retrouver une sérénité intérieure en ressentant de manière plus nuancée et en pensant ce qui s'est passé.

Les intervenants témoignent de ce travail qui se poursuit lorsqu'ils rentrent chez eux, rêvent ou se réveillent la nuit pour continuer à penser.

Le travail de transformation se poursuit avec les collègues (ou les chefs) et lors des réunions d'équipe sur un mode « transitionnel » qui permet de « déposer », de « partager », de chercher du sens à plusieurs.

L'écrit est une étape supplémentaire ou complémentaire : « des cris à l'écrit ». Consigner l'événement, le raconter par écrit est une manière de boucler quelque chose en le mettant en dépôt, en attente dans un cahier ou un dossier.

« Les paroles s'envolent, l'écrit reste ». L'intervenant laisse une trace de ce qui s'est passé. Il « historise » l'événement. Il use d'un pouvoir qui le met en responsabilité. Il sera souvent tiraillé entre la tentation du jugement qui enferme et l'ouverture empathique aux besoins cachés du bénéficiaire.

La relecture des notes et rapports nous aide à mieux percevoir le chemin parcouru. La perception de ce cheminement encourage le travail et nous ouvre la voie vers de nouvelles élaborations ou interventions.

*** Écriture et objectivation.

Le courant de l'ingénierie sociale nous oriente vers une forme d'écriture plus opérationnelle pour définir des objectifs concrets, des critères de réussite pour pouvoir évaluer nos interventions.

Les jeunes intervenants ont été formés à cette approche. Leurs écrits les aident à clarifier et à mettre en œuvre des objectifs, si possible en partenariat avec le bénéficiaire.

Ces objectifs peuvent servir de média et de tiers dans leurs interventions auprès des bénéficiaires.

Cette démarche donne aussi une consistance rassurante à leur travail.

Il faut toutefois veiller à ce que cette forme d'écriture reste compatible avec l'écriture « empathie » et donc avec le travail psychique lié à la traversée des angoisses, à la transformation des représentations et à la reconnaissance du

fondement intersubjectif de nos interventions.

C'est la diversité des formes ou registres d'écriture qui me paraît intéressante en tant que ressources pour un travail dont la consistance essentielle est centrée sur l'humain.

** Une nécessité salutaire.

L'institution est un appui mais c'est aussi inévitablement une source de dysfonctionnements et de négativités. Nous sommes pris à partie, sollicités, mis en soucis par des aléas que nous rencontrons dans nos relations avec des collègues et avec la hiérarchie.

Les dysfonctionnements et les négativités qui nous affectent personnellement sont aussi des signes, des symptômes qui ont une dimension collective. Ils « parlent » de quelque chose qui est en « souffrance » dans le champ communautaire.

Parler et écrire autour de ces signes permet de se décentrer de soi et d'éviter d'être piégé par des interprétations paranoïdes, des sentiments dépressifs, ou dans des conflits interpersonnels.

L'institution offre des espaces transitionnels où les textes circulent et sont commentés. La nécessité d'une réflexion « méta- » rejoint le constat clairvoyant de Jean Oury : « Pour qu'une institution reste soignante, elle doit se laisser soigner ».

Écrire, c'est aussi se soigner en soignant l'institution.

Les vignettes relatives à la manière dont un événement ou un dysfonctionnement a été traité au sein de l'institution sont de très bons outils pour réfléchir à ce qui « fait institution » en partant de son fonctionnement réel. Récolter les différents points de vue, les rassembler sans réduire leur complexité par un travail d'écriture à plusieurs, constitue un exercice de « santé » pour ceux qui y participent. Les vignettes sont des outils de recherche collective.

** Une recherche personnelle.

*** Écrire étaye les processus de pensée individuels et collectifs. C'est une aventure intellectuelle mais c'est aussi une aventure personnelle.

Écrire n'est pas facile lorsqu'on est « ami de la vérité ». C'est toujours une « trahison » de la complexité du vécu qu'elle réduit pour lui donner un sens transitoire et la rendre lisible. On peut aussi écrire pour séduire et attirer des sympathies faciles. Vérité/mensonge qui protège, les deux se mêlent inévitablement.

L'écriture confronte à la solitude et implique une responsabilité.
C'est l'apprentissage progressif d'un renoncement à un idéal de maîtrise.
L'écriture implique un ratage. Elle n'atteint jamais l'objet qu'elle poursuit.
Ce ratage est frustrant et précieux. Il entrouvre de nouvelles perspectives.
Écrire n'est pas une fin en soi, c'est un exercice, une discipline qui entretient le rapport à l'altérité. C'est une arme au service d'une lutte intérieure lorsque nous devons choisir entre une vision du monde ouverte à l'incertitude ou figée par des a priori, des projections rigides.

*** L'écriture favorise le développement d'une pensée personnelle. Au-delà de l'appropriation de concepts, elle nous aide à « trouver/créer » nos boussoles intérieures pour nous orienter dans la confusion.

Le travail clinique associé à une discipline d'écriture, m'a permis de creuser une intériorité plus profonde et d'y dégager des points d'arrimage par où maintenir le filin de l'espérance en traversant, vaille que vaille, les angoisses profondes dont les reflets et fulgurances viennent teinter notre vie quotidienne et que nos bénéficiaires vivent parfois brutalement.

* Ce qui facilite l'écriture en institution.

** La manière dont une institution conçoit la place de l'écrit est déterminante. Le besoin d'écrire peut y être encouragé ou découragé. L'institution peut développer une « culture » dans laquelle l'écrit, dans ses diverses modalités et dimensions, fait partie de la trame de la vie et du travail. Au-delà de son aspect obligatoire, il peut être conçu comme partie intégrante du travail psychique que réalise chacun pour s'ajuster et s'associer aux enjeux partagés. Il enrichit les processus de transformation (« des cris à l'écrit ») et les échanges dans les espaces transitionnels.

La qualité des écrits reflète la santé d'une institution.

** Comme le souligne Luc Fouarge, l'écriture est encouragée par la lecture. Écrire suppose une adresse. J'écris toujours en pensant à un cercle de lecteurs que j'apprécie. Ils sont « là » et ils m'aident à supporter la solitude propre à l'acte d'écrire. Je n'écris pas pour leur plaire mais j'imagine qu'ils seront intéressés.

Ils m'aident à ne pas me perdre et m'obligent à rester compréhensible. Des signes d'affection, des remarques touchantes ou des critiques amicales et intelligentes sont de belles récompenses encourageantes.

** La Revue du groupement et son site invitent à l'écriture. Ce sont aussi des outils de publication et de diffusion des écrits.

La publication des textes sur support papier ou en version électronique constitue une étape supplémentaire dans le processus de transformation qui part de faits bruts, « des cris ».

Publié, le texte se détache de l'auteur et devient un « objet » qui circule librement dans un espace plus ou moins large de lecteurs. Lorsque l'écriture est un besoin, la publication est vécue comme une naissance. C'est une expérience particulière dans laquelle se mêlent toutes sortes de considérations concrètes et psychologiques. L'auteur est responsable de ce qu'il « met au monde ». Il endosse une sorte de paternité.

Les enjeux narcissiques de l'écriture et de la publication sont importants. Ils ont des effets stimulants mais peuvent aussi inhiber.

Il faut savoir les modérer en connaissance de cause pour leur réserver la place qu'ils méritent (ni trop, ni trop peu).

Rencontrer des personnes qui aiment écrire et lire peut aider à les tempérer. Rien de tel que d'avoir des amis qui osent parler vrai pour retendre le fil à plomb !

* Du cri à l'écrit, de l'écrit à la vie.

L'écriture n'est pas une fin en soi.

J'ai proposé quelques repères pour comprendre son utilité. Elle fait partie de la trame même du travail psychique et de la créativité de l'institution.

La valeur de l'écriture ne se limite pas à son utilité.

Elle est aussi une éthique, une lutte, un art de vivre.

Écrire est l'une des manières de continuer à croire en l'humain, au don, à la transmission lorsque le miroir se brise. C'est rester créatif, en lien et en amitié avec les autres lorsque le désespoir nous guette dans les interstices du quotidien. C'est une manière noble de brider nos démons.

Écrire permet aussi de rester acteurs dans une société en pleine mutation. Nos institutions restent des lieux d'humanisme et nos rencontres avec nos bénéficiaires nous permettent de le faire valoir d'un point de vue politique, éthique et spirituel (2).

Luc Laurent, juillet-août 2017.

(1) « Quel avenir pour les pratiques de soin en institution ? » Édition du Champ Social 2017

(2) « Trois points d'arrimage intérieur » Revue IMP 140 N° 18